

## Un écrivain qui meurt Hommage à Henri Meschonnic

Maïté Snauwaert

Rayonnement du cirque québécois  
Numéro 227, juillet–août 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1993ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)  
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Snauwaert, M. (2009). Un écrivain qui meurt : hommage à Henri Meschonnic. *Spirale*, (227), 46–47.

# Un écrivain qui meurt

## Hommage à Henri Meschonnic

par MAÏTÉ SNAUWAERT

Un écrivain qui meurt, c'est quelqu'un qui s'en va lentement de sa vie, je veux dire de la nôtre, qui prend la porte et qui dit vous ne me verrez plus, vous me lirez encore, vous ne m'entendrez plus, vous me lirez encore, vous me lirez, n'est-ce pas, je ne suis plus qu'à lire.

Henri Meschonnic est mort. Il n'était pas seulement un écrivain, il était surtout un écrivain. D'abord un poète, d'abord un critique, d'abord un professeur, d'abord un traducteur, d'abord un penseur. Premier en toutes ces choses, mais aussi : sujet en toutes ces choses. C'est par lui qu'existe cette phrase merveilleuse : « *est sujet celui par qui un autre est sujet* », où est pensée la réciprocité du lien, le lien comme réciprocité, la subjectivité comme éthique — et l'altérité comme autre chose qu'une dialectique conciliatrice, chrétienne, dans laquelle les premiers seront les derniers — parce qu'en elle il n'y a plus de premier ni de dernier. Par elle, on est sans cesse l'un par l'autre, l'un par les autres, on ne se détache pas de ce langage qui fait l'humain à tout moment ensemble, qui fait qu'on est à tout moment ensemble, qu'on le veuille ou non.

Henri Meschonnic est là plus que jamais dans les dernières années. Il est dans tous ses livres qui se continuent les uns les autres — poèmes de la pensée, pensées des comment du poème — et il est dans toute la littérature qu'on lui consacre, les numéros spéciaux de revues, les prix qu'on lui attribue, les soirées de lecture et le colloque de Cerisy. Il est surtout dans tout ce qu'il écrit — vie en phrases en poèmes en pensées non pas circulaires, mais indéfiniment reconduites, reprises, réenoncées. Vie inlassablement repensée. Il est infiniment une écriture — et il fait qu'après lui on se demande comment on faisait avant pour penser, car on savait déjà que Foucault, que

Barthes, que Deleuze étaient des écrivains de la pensée; autre chose que des philosophes ou des théoriciens. Comment on faisait pour penser ce continu dans le langage qui ne départage pas en l'humain sa part intellectuelle et sa part créatrice, et qui nous refait le monde de bouche en bouche, à tout moment inconnu, éternellement nouveau.

D'où vient alors que, soudain, il nous manque? Qu'on sent tout le sens de ce que veut dire « disparaître »? Car Henri Meschonnic ne s'est pas éteint, il n'est pas décédé; il est mort : mourir l'a

contiennent pas entre la première et la dernière page de la couverture, la première et la dernière ligne. Ils recommencent et se recommencent les uns les autres sans pouvoir non plus se mettre bout à bout, s'aligner en rangée pour une bibliothèque : car on ouvre et on lit partout, chaque phrase recommence le langage et chaque pensée recommence la pensée : on ne voit pas que ça pourrait un jour s'arrêter. Pensée écriture qui nous parcourt le corps, nous réveille la tête, fait qu'on pense dans nos membres et qu'on respire à nouveau : ouf, il est possible de penser comme ça, de penser ça. En dehors

**Ce n'était pas quelqu'un que l'on pouvait compartimenter : professeur ou chercheur, poète ou critique. C'était quelqu'un qui était là tout simplement, avec de quoi vous aider au fond de son sac, avec des phrases plein les mains, de la tendresse plein les poches.**

atteint. Il n'était pas immortel et cela vient de nous être révélé, c'est beaucoup plus qu'une « mauvaise nouvelle ». Car il est mort pour toujours, en même temps exactement que son œuvre est là pour toujours, et de la même façon : comme un souvenir qu'on aurait et qui ne voudrait pas s'éteindre, nous laissant incrédules à l'idée qu'on puisse avoir tout lu, que ce soit « terminé ». Mais, bien sûr, son œuvre nous avait toujours montré qu'elle était interminable et tout entière dans chaque livre — presque dans chaque phrase. Mourant, il s'infinimentise alors en nous comme, en le lisant, s'infinimentise nos relectures, telles des aventures sans cesse recommencées, sans repère autre que la subjectivité qu'on y met, c'est-à-dire aussi bien : l'affect. C'est pourquoi ses livres ne se

et plus loin que les contraintes académiques qui nous paraissent soudainement de vieilles choses inutiles, des prothèses pour des pensées mortes. Qui nous paraissent ainsi plus que jamais, chaque fois qu'on le retrouve.

Ce qui recommence sans cesse avec son écriture, c'est la pensée, la pensée vivante, entière, souveraine, qui se fout des compromis et qui entend n'en faire aucun, qui ne confond pas le nom d'une pensée avec celui qui le porte, le nom d'un moment critique avec celui qui le dit. Mais qui appelle les choses par leur nom, un chat un chat comme disait Freud en français, parce que cette pensée n'a pas peur. Elle n'a pas peur des modes, ni du pouvoir, ni des institutions. N'a pas peur de l'opposition, de la confrontation, de l'affronte-

ment réel avec les idées — et surtout, surtout, avec leurs implications. Voit le langage comme autre chose qu'un outil, qu'il y aurait plusieurs façons égales d'utiliser. C'est pourquoi tout à coup Henri Meschonnic nous manque, de n'être plus ce coup de tonnerre joyeux, cette irrévérence institutionnelle — portant dans le même temps au plus haut son exigence critique, son honnêteté intellectuelle. Dans le même temps, dans le même geste. Car Henri Meschonnic est cette pensée qui ne distingue pas entre son action dans les livres et sa présence dans la mondanité, qui ne se suspend pas quand commencent les mondantés : qui ne dit pas cher collègue.

J'ai croisé Henri Meschonnic lorsque j'ai commencé mon doctorat à l'Université Paris 8. Il venait tout juste de prendre sa retraite, après un accident de cœur, je crois, qui lui interdisait de continuer le rythme effréné de son travail. Il continuait, après cela, le rythme effréné de son travail — les cours en moins. Il retraduisait la Bible, d'autres morceaux nouveaux, il écrivait d'autres poèmes, d'autres poèmes encore, il écrivait sur des poèmes, sur des poèmes encore. On le voyait et on l'entendait, on le savait présent, un peu partout, un peu partout toujours, comme il savait le faire. Aujourd'hui, on ne pourra plus le croiser dans un couloir de Paris 8, à St-Denis, banlieue parisienne, on ne pourra plus faire partie de ces générations d'étudiants qui ont cru soudain, l'espace d'une heure, l'espace d'un semestre, qu'ils comprenaient l'hébreu, parce qu'en effet ils l'entendaient. Parce que quelqu'un de génie, un poète du savoir et de la connaissance, leur faisait lire le rythme d'un texte en lieu et place de son idéologie. Leur faisait lire non les écritures mais une écriture — une activité irréductiblement singulière, cette rencontre interindividuelle à travers les siècles et les millénaires.

Lorsque j'ai soutenu ma thèse quelques années plus tard, Henri Meschonnic était le président du jury. J'ai eu cet honneur qui lui semblait une chose toute simple. Je ne le connaissais pas avant ce jour mais il se comportait en collègue, en ami — toujours à l'écoute pour de nouvelles tentatives de penser l'inconnu, de repenser le trop connu. Il agissait en créature bienveillante, en sage de contes, avec ses cheveux extraordinairement indomestiqués, à l'égal me semblait-il de tout son être : cette pointe non de folie mais d'irrévérence, de facétie joueuse plantée dans un fond de bonté amusée. Cela rappelait sa manière d'écrivain, à la fois extrêmement taillée, et faite pour demeurer cette herbe folle, qui devant aucun vent ne plierait. Il promenait sur tout un regard espiègle. Lorsqu'est venu le temps

des délibérations, ou après, il a fallu fournir un formulaire, que devaient remplir séance tenante les membres du jury. Les regards se sont tournés vers moi. Je devais être celle qui l'avait mais je ne l'avais pas seulement oublié, laissé dans le mauvais dossier à la maison, pas sorti d'une pochette : j'avais oublié jusqu'à son existence. L'heure était grave, nous étions le samedi 20 décembre : tous les bureaux étaient fermés, le personnel administratif parti pour le congé des fêtes, seules quelques salles de classe étaient encore ouvertes, que bientôt le concierge viendrait fermer. Alors Henri Meschonnic, comme le bon génie qu'il était, a sorti de son beau vieux cartable de trente ans, de soixante ans, un exemplaire impeccable dudit formulaire, vierge et prêt à servir. « Il était resté toutes ces

années au fond de mon cartable », a-t-il dit, comme si c'était là la chose la plus naturelle du monde pour un cartable, autant qu'il m'en souviennait, qui n'avait l'air de contenir que ça.

Ce n'était pas quelqu'un que l'on pouvait compartimenter : professeur *ou* chercheur, poète *ou* critique. C'était quelqu'un qui était là tout simplement, avec de quoi vous aider au fond de son sac, avec des phrases plein les mains, de la tendresse plein les poches. Et une énergie formidable pour contrer toujours ce qui menace la liberté, la vérité, l'honnêteté, qu'elle soit intellectuelle ou théorique, et qui pour cette raison a toujours placé l'éthique dans la poétique — pas comme un concept mais comme une manière d'être, continue, sans fin. Et toujours dans l'humour.

Un écrivain qui meurt, c'est plus qu'une vie qui meurt — c'est plus que quelqu'un qui s'en va. Car ce quelqu'un qu'on ne reverra plus, il nous donnait ce dont on ne savait pas qu'on avait besoin, ce qui, comme il le disait lui-même de la poétique, se mettait en nous sans qu'on lui laisse de place. Nous donnait ce dont on ne savait pas que, sans, on ne respirait plus, cet air élémentaire de la pensée, essentiel pour nous nourrir, faire qu'on se lève et qu'on marche vers demain. Alors on regrette, et on pleure, cette chose plus grande que quelqu'un, plus humaine que l'humain, qui nous donnait chaque instant d'être en vie, nous montrait comment inventer le chemin et, sans jamais nous laisser seul, nous montrait pourtant comment être souverain. ●

Nicolas Baier, **Le chemin de l'eau**, 2008. Épreuve au jet d'encre, 224 X 370 cm. Avec l'aimable permission de la galerie René Blouin, Montréal et Jessica Bradley Art + Projects, Toronto.

